Nous nous efforcerons aussi de débarrasser l'interprétation des poses conventionnelles, consacrées par l'usage, comme contraires à l'esthétique, au naturel et à la vérité.

***

Présentation artistique

Toute œuvre d'art a besoin d'être placée dans le cadre qui lui convient et de vivre dans une atmosphère où puisse s'épanouir librement sa beauté. Un lambris doré, un salon peint sur toile, et des lumières aveuglantes ne sauraient avoir cette prétention.

L'auditeur doit être également situé dans les meilleures conditions voulues pour goûter pleinement ce qui lui est offert, et tout doit concourir à favoriser son recueillement, à éveiller sa sensibilité, à faciliter sa compréhension.

***

Auteurs

dont les Œuvres seront chantées en 1905.

BERLIOZ, BIZET, CHABRIER, CHAUSSON, CÉSAR FRANCK, GODARD, GOUNOD, LALO, SAMUEL ROUSSEAU, etc.

E. REYER, C. SAINT-SAENS, TH. DUBOIS, G. FAURÉ, CH.-M. WIDOR, V. D'INDY, ALF. BRUNEAU, H. DUPARC, G. CHARPENTIER, CL. DEBUSSY, A. COQUARD, R. LENORMAND, ALEXANDRE GEORGES, G. PIERNÉ, ERLANGER, G. HUE, GÉDALGE, RAOUL PUGNO, PADEREWSKI, REYNALDO HAHN, DORET, GABRIEL DUPONT, GUY ROPARTZ, DE BRÉVILLE, TOURNEMIRE, LOUIS AUBERT, LÉON MOREAU, MAURICE RAVEL, JEAN HURÉ, E. ROUX, CASELLA, LÉO SACHS, WOOLLETT, etc.

Mmes C. DE GRANDVAL, CHAMINADE, RITA STROHL, SAUVREZIS, MARG. DEBRIE, etc.

Interprètes

(dans l'ordre alphabétique)

Mmes JANE ARGER, JANE BATHORI, SUZANNE CESBRON, ROSE FÉART, JANE HATTO, HELLKY, GEORGETTE LEBLANC, LITVINNE (?), MELLOT-JOUBERT, H. MENJAUD, MARCELLA PREGI, JEANNE RAUNAY, VICQ-CHALLET, etc.

MM. GUSTAVE BORDE, CHALLET, DARAUX, ENGEL, R. HAHN (dans ses œuvres), MAUGUIÈRE, etc.

Intermèdes instrumentaux

par

MM. C. SAINT-SAENS, RAOUL PUGNO, CORTOT, JACQUES THIBAUD, Mlle MARG. LONG.

***

L'Exposition de la Mélodie Française *aura lieu* SALLE ÆOLIAN, 32, avenue de l'Opéra.

les Vendredi 28 avril à 9 heures du soir,

Mardi	*2 mai*		»
Samedi	*6*	»	»
Mardi	*9*	»	»
Samedi	*13*	»	»
Mardi	*16*	»	»

A chacune de ces séances seront interprétées des mélodies d'auteurs morts, des mélodies de maîtres vivants, qu'eux-mêmes accompagneront, et quelques œuvres de jeunes musiciens.

De même que l'œil se fatigue à la longue par l'examen successif d'un grand nombre de peintures et aime à rafraîchir sa vue sur d'autres objets, l'oreille supporte mal l'audition ininterrompue de 15 ou 20 mélodies et peut désirer, au bout d'un certain temps, d'autres sonorités que celle de la voix humaine. Un court intermède instrumental apportera à chaque séance la variété nécessaire.

Bien que les Salles de Concerts existantes ne soient généralement pas agencées pour que rien ne vienne contrarier l'émotion produite par l'audition d'une belle œuvre, la meilleure utilisation possible de la Salle Æolian sera faite pour arriver à ce résultat.

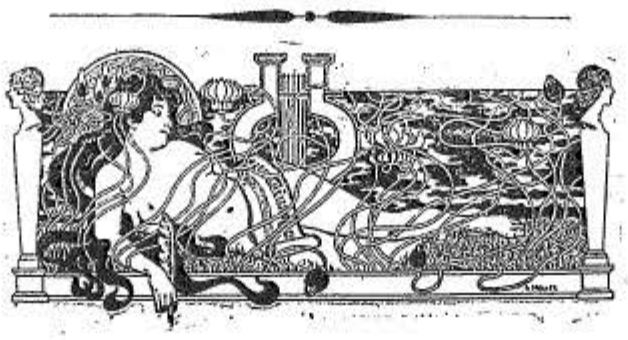
Le nombre des abonnés sera limité à CINQUANTE. *Chacun d'eux recevra une carte de* Membre Fondateur à l'Exposition de la Mélodie Française *et en conservera le privilège pour les années suivantes.*

Le prix de cet abonnement est fixé à Cinquante francs *pour les six séances.*

Les autres places seront mises à la disposition du public dans les conditions suivantes :

Loges et Fauteuils réservés.	*10 fr.*
Parterre	*5* »
Galerie.	*2* »

Les demandes sont reçues dès à présent par correspondance au Monde Musical, *3, rue du 29-Juillet, et la location est ouverte à la Salle Æolian, 32, avenue de l'Opéra.*



Musique Chorale et Préjugés Français

Au Maître Bourgault-Ducoudray.

Il y a quelques jours, comme je causais avec un jeune Allemand d'esprit ouvert, de bon jugement et fort amoureux de musique, il émit cette idée, qui me surprit :

« Je ne crois pas, dit-il, qu'en Allemagne nous soyons plus musiciens que vous ne l'êtes en France, peut-être le sommes-nous moins ; notre éclectisme, déroutant, en serait une preuve, mais, chez nous, la musique entre, dès l'enfance, dans notre éducation ; elle imprègne toute notre existence ; elle est considérée et aimée profondément ; elle devient partie intégrante de nous-mêmes et comme un peu de notre substance ; elle ne saurait être, comme chez vous : « le dessert de la vie » elle est un mode de vie. »

Plus j'y réfléchis, plus je pense que ce jeune homme a raison, la musique — sauf pour quelques unités, un bien petit nombre par rapport à l'ensemble — est restée une chose futile, frivole et, comme le dit si bien M. d'Udine dans l'un de ses ouvrages : « un art de vanité ». Ainsi se développent : l'amateurisme, le virtuosisme et le snobisme musical. D'amour vrai, point n'y faut chercher ; d'amour, synonyme d'abnégation, de don de soi-même, d'oubli pour l'être ou l'art aimé.

Non, la musique n'est point « chez nous » un art national et *toute notre éducation musicale* — beaucoup plus que notre tempérament — empêche qu'elle le devienne. Education de vanité, d'hypocrisie et de mensonge, équivalent et digne pendant de notre éducation mondaine. On apprend à l'enfant non pas à honorer l'art et à oublier sa petite personnalité au profit de l'œuvre qu'il exécute, mais on fait servir cette œuvre à augmenter, à gonfler cette personnalité puérile. Ce n'est plus la *Sonate* de Mozart ou de Beethoven qu'il faut étudier respectueusement, c'est le « morceau » dont l'exécution, plus ou moins parfaite, assure le succès du jeune virtuose, cause la joie de sa famille, de lui-même et du professeur, pauvre infortuné, qui espère appâter de futurs élèves par de faciles réussites.

Ainsi élevé, l'enfant, devenu jeune homme, jeune fille, est atteint d'une hypertrophie du moi d'un genre tout spécial : la musique n'existe plus que par lui ; s'il est compositeur, il existe *sa* musique ; s'il est virtuose, *son* instrument ; s'il est chanteur, *son* répertoire. D'où il suit que l'art musical est comme mutilé en France ; on ne peut pas l'y concevoir d'une façon intégrale puisque toutes celles de ses manifestations qui exigent l'abnégation des interprètes ne sont pas possibles avec, chez les artistes, de semblables dispositions, résultats d'une mauvaise culture.

Ainsi, chez nous, la pratique du chant choral est pour ainsi dire nulle, tandis qu'elle fleurit en Allemagne, en Belgique, en Suisse et même en Angleterre. Ici, des salariés, dans nos grands concerts, remplacent par la méthode et l'obéissance au chef l'émotion qu'ils ne puisent ni dans leur sentiment propre ni dans une éducation musicale *moralement* nulle.

Dans les pays que nous venons de citer, les associations chorales sont florissantes et nombreuses. C'est le peuple lui-même qui chante. Après l'exécution il peut se rendre témoignage car il a, *lui-même*, honoré les maîtres ; il a mis un peu de son âme à leur service, il a soumis sa voix à leurs exigences. En France, nous écoutons des mercenaires qui chantent du Franck, du Haendel ou du Schumann, comme ils chanteraient M. X ou M. Y, à cinq francs par séance.

— Eh ! direz-vous, pourquoi ne change-t-on pas ces façons ?

— Parce que rien dans notre éducation ne nous en fait sentir le besoin. Amateurs, professionnels, public, tous sont éduqués d'après les mêmes mauvais principes.

Les amateurs ont formé quelques sociétés chorales. Leurs membres sont en nombre... sur le papier ; la plupart d'entre eux se dispensant de venir aux répétitions. Les répétitions, c'est fort ennuyeux ; il est difficile d'y être exact ; il y a tant de choses à faire « avant » la musique : promenades, toilettes, expositions, devoirs mondains, etc., etc. Comment aller aux répétitions ?... Quand la date du concert approche, on se presse, on se hâte, et tant mal que bien, on se présente devant le public. L'exécution est flottante, sans cohésion, certaines voix pointent au-dessus des autres ; d'autres se taisent prudemment à l'instant des difficultés, ce qui produit des trous dans l'ensemble, mais qu'importe ?... Le public applaudit. Ne sait-on pas que ce sont des « amateurs » qui chantent ! Et la représentation terminée, tout le monde déclare que « ça a très bien marché », ce qui est presque toujours vrai étant considéré le peu de temps consacré à la préparation de l'œuvre. Expliquer à ces exécutants mondains que l'exactitude aux répéti-

LE SAMUD
CLAVIER MUET DURCISSEUR BREVETÉ S. G. D. G.
Chez tous les marchands de pianos et de musique de Paris et des Départements
et chez M. L. PINET, seul concessionnaire, 66, Cours de Vincennes, Paris.

tions est *obligatoire* pour obtenir cette homogénéité, cette belle fusion des voix, cette sûreté dans le attaques, cette solidité dans les *tutti* nécessaires à une *bonne* exécution ; leur expliquer cela, ils souriront.

Quant à amener des professionnels à former une société chorale, qui pourrait être excellente, c'est une tâche d'une sans pareille difficulté. Le professionnel pose en principe qu'étant professionnel il doit vivre de sa profession qui est de débiter de la musique comme d'autres du drap ou du velours. Il vient, quand on le paie ; mais n'essayez pas d'avoir un ténor ou un baryton pour l'amour de l'art, vos appels resteraient vains. En sorte que le malheureux chef de chœurs en revient à se servir d'amateurs inexacts, auxquels il tremble de faire une observation de peur de les rendre plus inexacts encore, et qui ajoutent quelquefois l'insuffisance à l'inexactitude.

Les professionnelles femmes, si elles n'étaient accablées par leur vie de travail, viendraient plus volontiers et, disons le mot, plus généreusement, elles donneraient un peu d'elles-mêmes à l'art dont elles vivent. Quelques-unes mêmes le font; qu'elles en soient louées, mais, hommes ou femmes, le plus grand nombre est victime des principes faux que nous avons signalés.

Un mien ami, fervent musicien, et passionné pour la musique chorale, me confiait récemment ses doléances.

— « Savez-vous, me disait-il, quelle est la préoccupation dominante, majeure, de ceux qui se prêtent aux exécutions chorales ?... C'est d'avoir les *soli*. Tout est là pour eux : Obtenir du chef de chœur de chanter SEUL. L'œuvre !... Qui y pense. Le compositeur !... il est mort. La beauté de l'ensemble !... Il n'importe. Le nécessaire, pour eux, c'est de venir sur le devant de la scène, bien détaché de la masse, et de chanter : le *Solo*. Aussi, continuait-il, des chanteurs me disent du ton le plus offensé, lorsque je leur demande de prendre part aux chœurs :

« Monsieur, ma situation artistique ne me permet de chanter que les *soli*. » Ou encore : « Monsieur, quand on a ma réputation, on ne fait pas le métier de choriste !! » Et si je reste anéanti et silencieux devant tant de sottise et de vanité, ils croient m'avoir confondu et, se redressant, ruminent leur belle réponse.

Il y a des variantes à ce thème : « Monsieur, si mes élèves me voyaient chanter dans un chœur, ils m'abandonneraient tous » ou encore : « Monsieur, l'élégance (!) de ma clientèle d'élèves ne me permet pas de figurer dans un chœur ; » enfin ces quatre mots qu'accompagnent un regard foudroyant : « Monsieur, je suis soliste », dits du ton avec lequel un bretteur profère : « Monsieur, je suis à vos ordres. »

Il y a aussi les chanteurs conciliants qui disent : « Je ferais bien partie de votre chorale, mais que penserait le PUBLIC ? »

— Quelles inepties ! gémissait mon malheureux ami. Et la Musique ?... Qu'est-ce qu'ils en font ?...

— Oui, lui dis-je, vous avez raison, ces choses sont ineptes, mais ces gens ont-ils été préparés à considérer autre chose qu'eux-mêmes, leurs succès, leur personne. Oh ! notre éducation porte ses fruits. Ils ne découvrent pas l'intention du compositeur qui a mis là un solo comme pour ménager les forces de notre admiration. Le compositeur leur est égal, et pareillement l'œuvre. Ils savent seulement qu'un solo leur permettra de se détacher du groupe et que, peut-être, grâce à ce solo, ils obtiendront un rôle important et... lucratif. En tout cas, ils augmenteront leur prestige, ils seront nommés par la Presse, ils acquerront un peu de cette notoriété qui fait partie du capital de l'artiste. Besoin d'argent, vanité, incompréhension musicale, tout les pousse dans le même sens et ils y tombent. Que voulez-vous, ce ne sont point des héros et beaucoup sont pressés par les difficultés matérielles d'une vie qui devient chaque jour, pour eux, de plus en plus dure.

— Alors vous les approuvez ?

— Non, je leur cherche des circonstances atténuantes.

— Et le public ! Lui en trouvez-vous des circonstances atténuantes. Ce public qui dit : Mme X... chante un morceau. Elle a beaucoup de talent.

(La même Mme X. chante dans un chœur). Elle n'a donc pas de talent qu'elle chante en chœur ?... dit le public.

L'excusez-vous ? ce troupeau bêlant aux virtuoses ; cet encenseur de célébrités factices ; ce miroir aux mille facettes d'une bêtise qui se multiplie. Ce public pour lequel le mot « choriste » est un dépréciatif et qui met au même rang le noble artiste prêtant sa voix au chœur et le pauvre salarié qui hurle à faux dans un quelconque ensemble. Le public !... c'est l'ennemi.

— Là... là... lui dis-je, calmez-vous. Le public, c'est l'ennemi, soit, c'est aussi la victime de notre éducation musicale française, de mille préjugés, payés assez cher puisqu'ils le privent de tant de joies bonnes et d'émotions saines.

— Vous le plaignez.

— Oui, je le plains d'ignorer une des formes les plus pures de la Beauté, une de ses manifestations les plus vivantes, les plus *humaines*. Quelle chose plus émouvante que les voix unies s'élevant en harmonieux accords ; quelle puissance atteignent leurs vibrations touchant aux fibres les plus profondes de notre sensibilité ; quelle richesse de couleurs et d'images peuvent se déployer quand les voix s'entrecroisent, se réunissent, assurant l'accent poétique au rythme musical ! Tout s'apaise en nous, même la douleur, quand les mille voix du chœur nous frappent, nous entraînent, nous subjuguent et finalement nous soumettent à leur souveraine et bienfaisante influence.

— Et ils ne le sentent pas !! dit-il. Après tout, peut-être avez-vous raison : *ils ne sont pas éduqués*.

Et puis, il nous faudrait aussi des « cœurs plus simples ».

A ceci je ne trouvai rien à répondre.

M. DAUBRESSE

"ARMIDE" à l'Opéra

A l'heure où nous mettons sous presse la première représentation d'*Armide* se termine à l'Opéra. Le chef-d'œuvre de Gluck est admirablement monté, tant au point de vue vocal que pour la mise en scène. C'est un des plus beaux spectacles que l'Opéra nous ait donnés depuis longtemps.

A quinzaine notre compte rendu détaillé.

Maria MALIBRAN (1)

(Suite)

Changeons de décor : nous voici à Paris, au printemps, rue de Provence, n° 46. Quatre heures viennent de sonner. Dans un petit salon, élégant sans recherche, une jeune femme, les cheveux tombant sur ses épaules, est assise devant une toilette, et achève de se coiffer. Autour d'elle, debout, ou accoudés sur la cheminée, cinq ou six hommes, parmi lesquels on peut remarquer Lamartine, Vitet et d'autres illustrations. La conversation est générale. La Malibran, tout en disposant ses fins cheveux bruns en bandeaux, selon sa mode qui devint bientôt celle de tout Paris, répond à chacun, et tient tête à tout le monde, gaiement, naturellement, sans jouer en rien à la Célimène. Jamais femme ne fut moins coquette. Je ne parierais pas que tous les assistants ne fussent pas plus ou moins amoureux d'elle ; mais entre eux, pas de jaloux, attendu qu'ils étaient tous aussi maltraités les uns que les autres. Au-dessus de cette vive causerie, vibraient pour elle les sons lointains d'un violon invisible qu'elle écoutait toujours, et cette musique mystérieuse couvrait pour elle toutes les paroles, même celles de Lamartine. Il apportait là son élégance, moitié militaire et moitié aristocratique, qui tenait du garde du corps et du gentilhomme, et qui n'était pas exempte de quelque raideur, mais tout apprêt tombait bientôt devant la *bonne enfantise* rieuse et primesautière de la diva.

Lamartine lui faisant compliment de son aptitude pour les langues, elle en parlait quatre avec une égale facilité...

« Oui, dit-elle, c'est très commode. Je puis ainsi habiller mes idées à ma façon. Quand un mot ne me vient pas dans une langue, je le prends dans une autre ; j'emprunte une manche à l'anglais, une collerette à l'allemand, un corsage à l'espagnol...

— Ce qui fait, madame, un charmant habit d'arlequin.

— Soit ! répliqua-t-elle vivement, mais il n'y a jamais de masque. »

Un autre assistant lui vantait un poète, aussi pauvre d'idées que riche de forme. « Ne me parlez pas de ce talent-là, dit-elle ; il fait un bain de vapeur avec une goutte d'eau. » Les louanges, les enthousiasmes jouaient naturellement un grand rôle dans la conversation ; elle y coupait souvent court avec une sorte d'impatience, surtout quand on avait la maladresse de l'exalter aux dépens de quelque grande artiste. Son admiration pour Mlle Sontag était sans bornes.

« — Oh ! si j'avais sa voix ! disait-elle un « jour.

« — Sa voix ! sa voix ! reprit un des cau- « seurs, oui sans doute, elle a une jolie voix, « mais pas d'âme !

« — Pas d'âme ! répondit vivement la Mali- « bran, dites : pas de chagrin ! Elle a été trop

(1) Voir le *Monde Musical* du 15 mars 1905.

PIANOS FOCKÉ — HORS CONCOURS — 17, Boulevard St-Martin, Paris
USINE : 27, Rue Danton, Prè-Saint-Gervais (Seine)